

Sortie dans l'Entremonde vers destinations inconnues, où nous propulse Annick Dragoni sur fond de technologies. A l'ère numérique, ses installations vidéos et animations 3D ingénieuses font vaciller nos sens, pourtant indispensables la résolution de leurs énigmes dictées par l'algorithme. L'artiste puise ses sources d'informations de la mémoire collective : récits populaires ; événements factuels, dont elle déconstruit la logique par intermittences à l'image et une sonorisation atypique (sous-titres descriptifs ; voix off aux tons multiples). Nous amputant partiellement de notre champ visuel et/ou de notre ouïe avertie – de ce qui finalement conditionne nos repères – elle questionne ainsi le rôle du spectateur qui vient se nicher aux pourtours des “non-villes”, curieuses zones dressées à ciel ouvert, qu'il arpente essentiellement la nuit.

Souvent enregistrées en vision subjective, ces parenthèses atemporelles jouent sur l'horizontalité et la verticalité des scènes, ce qui décuple notre sensation d'être en perpétuel déséquilibre, bien qu'en immersion. Livrés à nous-mêmes, nous surfons sur des vagues d'errance et de nostalgie, en quête de signes. Après tout, comment se positionner au sein de cette société supposée, en pleine mutation ? Des réponses nous seront apportées par les salves d'invitations à la rêverie et au lâcher-prise glissées ça et là, ou la série aux affinités surréalistes *Lobes*, créée en 2023. Ces soixante-six oreilles ciselées via logiciel, puis imprimées en filaments biosourcés, incarnent la conciliation des normes et de la singularité par leur disposition ; alignement à travers lequel chacun peut voir ce qu'il entend : une ode à la vieillesse ; une allégorie du débat éthique sur la reconnaissance auriculaire...

Quoi qu'il en soit, ces œuvres aux noms évocateurs : *ORL* ; *Eclipse* ; *Perturbations...* ou encore *Matrices*, tirages récents – modélisations noircies devenues planes, se rapprochant dès lors de figures archétypales – affirment cette volonté de nous donner accès à une dimension polymorphe de l'espace par des scénarii intrigants et décalés. Chez la plasticienne, le réel côtoie l'imaginaire galopant, enclin à se projeter hors des sentiers battus qui nous mèneront à côté d'un arbuste sur lequel se délecte un helix solitaire. Parmi son feuillage, nous distinguerons un bruit clair : une note de musique ? Un crissement synthétique ? Notre pensée s'emballera au moindre indice qui saura faire vibrer notre corde sensible, reliant illusion perdue et matérialité virtuelle.

Chloé Macary (2024)